

Reçu le 07/02/2017

Publié le 30/06/2017

**« Vu du ciel » de Christine Angot De la fiction et des biopouvoirs, de
l'intime au public, du crime au châtement**
**“Vu du ciel” by Christine Angot From fiction and biopowers, from private
to public, from crime to punishment**

Noura HAMOUCHE¹

¹Université d'Alger 2, Algérie

Résumé

C. Angot devient célèbre à partir de la publication de L'inceste en 1999. Son premier récit, Vu du ciel, paru en 1990 chez l'Arpenteur- Gallimard met en œuvre un personnage aux multiples points de vue, à l'énergie en constante transformation. L'auteure place Séverine-Christine comme un échantillon de l'enfance, comme une pâte modelée par les multiples et minuscules pouvoirs inscrits en chacun comme des forces coercitives séculières. Elle fabrique un récit de la surveillance, du contrôle, du crime, de la punition, où l'ensemble est orchestré par les biopouvoirs qui imprègnent la vie de l'individu à travers les écrans, les caméras et les projecteurs.

Abstract

C. Angot became famous with the publication of L'inceste in 1999. His first story, Vu du ciel, published in 1990 by Arpenteur-Gallimard, features a character with multiple points of view, with energy in constant transformation. The author places Séverine-Christine as a sample of childhood, like a dough shaped by the multiple and tiny powers inscribed in each person like secular coercive forces. She fabricates a narrative of surveillance, control, crime, punishment, where the whole is orchestrated by the biopowers that permeate the life of the individual through screens, cameras and projectors.

1. Introduction

Une fillette de six ans, habitant une cité ZUP, se fait violer et massacrer par un jeune pédophile de vingt ans à Amiens. C'est là un fait divers qui a fait la une des journaux pendant quelques jours avant de tomber dans l'oubli, une fois bien sûr que le cadavre ait été retrouvé, autopsié, enterré sous l'affliction générale, sauf celle des parents. Peut-être trop abasourdi par le choc du drame, ou bien juste inconscient de leur malheur....Après, aussi, que le meurtrier ait été retrouvé, menotté, mis sous les verrous et traduit en Justice. Tout ceci, sous l'œil grossissant des caméras de télévision, sous le protectorat, mais aussi le contrôle des Appareils d'Etat, la police et la Justice.

C'est là la matière d'un récit de quatre-vingt-dix feuillets produit par Christine Angot, l'auteure du sulfureux Inceste sorti en 1999. Vu du ciel est sa première tentative littéraire datant d'une décennie déjà, et, apparemment, c'est sa première attaque frontale contre un système social sclérosé, barricadé de règles et de contre-règles, où la parole paraît de plus en plus libérée, mais où la liberté se voit de plus en plus réduite.

Le travail que nous proposons de faire ici consiste à montrer comment l'auteure de *Vu du ciel* a construit un récit des interdits et de leurs enfreintes, mais aussi, et surtout, le récit de l'hypocrisie sociale qui les surplombe, qui les fait naître, les nourrit et les châtie quand le besoin s'en fait sentir. Nous aimerions voir par quel coup de force C. Angot parvient-elle à se frayer un chemin au sein des pouvoirs gigantesques et flous, écrasants et à peine perceptibles pour contrer l'hypocrisie dans laquelle git la société occidentale d'aujourd'hui.

En effet, Séverine, la narratrice principale, se présente comme une morte, un cadavre, un ange gardien. Elle a été la victime d'un crime sexuel. Le criminel direct est identifié par son nom d'état civil, c'est Daniel Collard. D'un côté la victime, de l'autre le criminel, la Justice intervient, ou interviendrait pour rétablir l'ordre. Au départ, il est question d'un comportement produit dans l'intimité, dans le secret et le silence. Il en résulte une affaire publique, prise en charge par des institutions étatiques gigantesques.

D'entrée de jeu, l'auteure, par la bouche de sa narratrice enfant-ange travaille à disculper Daniel Collard de son acte barbare. Paradoxalement, les mass média endossent toute la responsabilité, se retrouvent coupables du crime commis contre Séverine. Car, il semblerait que le crime qu'elle subit, ce n'est pas tant la mort violente. Le devenir ange auquel elle est destinée implique l'intervention d'une force supérieure, celle de Dieu qui l'aurait choisie à cet effet, et, qui ne l'aurait choisie qu'au prix du sacrifice de sa vie terrestre, de sa pureté. Le crime serait d'une toute autre nature. C'est celui de voir l'histoire de sa mort transformée en fait divers par les journalistes. C'est le dévoilement qui est présenté comme impardonnable dès le début de la narration. Car, le crime direct, celui de D. Collard, a détruit un corps pour laisser advenir un ange. Il provoque une métamorphose mais n'anéantit pas Séverine pour autant. Il ne l'annule pas. On dirait que Séverine perd un corps pour gagner une nouvelle forme faite d'énergie, ce qu'elle appellera "un souffle". Cependant, l'action des mass média diffuse, transforme, déforme sa vie et même sa mort. Le crime de D. Collard serait de l'ordre du droit naturel. C'est la loi du plus fort qui s'attaque à la plus faible, étant donné que la force physique, visible de chacun détermine sa position face à l'autre. Mais celui des journalistes implique le droit social, faux et assurément hypocrite selon C. Angot. Selon elle toujours, c'est la diffusion/amplification des faits qui rendent le crime des journalistes plus impardonnable que celui de l'agresseur direct. Car, leur action implique la présence de forces invisibles, ce sont toutes les techniques de manipulation, qui s'exercent sur le sujet sans que celui-ci y prête attention, sans qu'il puisse être tout le temps aux aguets. Entre le sujet et le droit social le combat serait déloyal parce qu'il ne passe pas par l'affront direct. Il n'y a pas confrontation des forces entre les antagonistes, mais plutôt exercice d'une force supérieure sur un corps/des corps assujettis. C'est cela même l'exercice du pouvoir.

En somme, l'ouverture du récit décide des places à tenir, des rôles à jouer des futurs protagonistes :

Je m'appelle Séverine. Je suis morte étranglée...suite à des sévices sexuels. Je suis un ange. Je suis morte à six ans. Sur le parvis du Palais de Justice, la foule réclamait la tête de Daniel, mon jeune violeur. On a parlé de mon cadavre dans les journaux. Comme d'une horreur. Les sévices sexuels laissent de pénibles traces. Je suis l'ange gardien de Christine, je tiens son livre de vie jusqu'à sa mort. (Angot, 1990, p10)

On le constate, le jeu de l'anaphore sur le pronom "je" associé aux verbes d'état présente Séverine comme un être passif. La répétition de "je suis..." de l'ange-narratrice insiste sur sa passivité, sur son statut d'objet aux yeux de son violeur d'abord, aux yeux des journalistes ensuite. Aux yeux de Dieu aussi qui n'est pas encore nommé à ce point du récit, mais dont la présence est signifiée par le devenir-ange de Séverine. Un devenir qu'elle n'aurait pu avoir sinon à le lui attribuer par une force divine. Le champ lexical religieux chrétien se déploie dès la première page du récit. La convocation du substantif "parvis" se substituant à la cour, la cour de Justice, renforce la présence du religieux dans le récit. Car, le terme rappelle une cour à l'entrée d'une église, d'une cathédrale et, beaucoup plus loin, il rappelle les trois cours du Temple de Jérusalem. A ce titre, le dieu convoqué dans Vu du ciel est celui des juifs et des chrétiens. C'est celui de l'Ancien et du Nouveau Testaments, des Tables de la Loi, notamment de l'impératif : "Tu ne tueras point !". L'inscription du récit angotien dans une atmosphère religieuse rendant la justice au divin se précise ainsi par l'intervention du mot "parvis". Le châtement suit inéluctablement la faute.

Quant à dire la valeur accordée à cette présence du religieux dans son écriture, il nous faudra poser comme postulat le principe d'écriture angotien qui consiste à démolir au fur et à mesure qu'elle les construit toutes ses affirmations, ainsi que ses récits. Un principe sans lequel il serait impossible de rien supposer sur l'œuvre ni sur l'auteure. Car, son écriture est faite d'instabilité, d'une sorte de course visiblement folle, mais maîtrisée par l'auteure, entre deux pôles, deux points d'attraction, comme sous l'effet d'une bipolarité de l'écriture qui rend compte des contradictions sociales qu'elle perçoit.

Par ailleurs, la scène présentée de l'arrestation du violeur rappelle une sorte de rituel sacrificiel. Le criminel, Daniel Collard, identifié par son nom patronymique, devient une sorte de bouc-émissaire puisque la jeune ange-gardien l'évoque en le qualifiant de jeune. La jeunesse du violeur le disculpe sans le déresponsabiliser. Il est justifié par la narratrice, sa victime déjà ancienne qui parle depuis une autre dimension, un autre point de vue, d'où elle le voit proche de se faire décapiter par la foule.

On dirait que le fait de réclamer la tête du coupable est l'indicateur d'un retour à une pratique ancienne. La scène rappelle le rituel public expiatoire médiéval, ne serait-ce que par la mimique et ce rappel n'est pas sans avoir son importance dans le déroulement des événements. Car, il est intéressant de remarquer que faire de la punition, du châtement, un exercice public auquel assiste ou participe la multitude, permet de renforcer le pouvoir des lois sociales.

Le criminel exposé derrière des millions d'écrans à l'heure du déjeuner ou du dîner, les mains menottées, devient un modèle de crainte et de terreur aux yeux de ceux qui le voient. Il ne peut pas répliquer à la violence de la Justice qui intervient comme la détentrice de pouvoir, comme le sommet de la hiérarchie dans une structuration moderne de l'ancienne violence symétrique naturelle. Si cette dernière stipule qu'à toute force il existe une force supérieure qui peut la détruire ou la vaincre, la Justice comme institution étatique, se présente comme la puissance ultime à laquelle aucun membre de la société ne peut se mesurer. D'autant que le crime, le châtement seront pris en charge, retravaillés, amplifiés et diffusés par les mass média qui sont un représentant puissant des lois sociales, du pouvoir disciplinaire, ainsi que du contrôle en vigueur dans la société occidentale d'aujourd'hui.

Par ailleurs, la narratrice, et par le fait même de son passage d'un statut humain à celui d'ange, devient une sorte de témoin objectif de ce qu'elle voit du ciel. Car, l'enfant n'étant pas crédible aux yeux des adultes, l'humain pouvant mentir, l'ange loin d'avoir des intérêts terrestres à défendre, serait au service de Dieu et tout ce qu'elle dit prendrait un effet de vérité incontestable. Cela étant, il nous faut, pour soutenir cette affirmation pour le moment, poser comme postulat que C. Angot convoque le religieux comme une certitude indéniable. Nous avons besoin de marquer cette prudence dans nos allégations parce que l'écrivaine joue à détruire ses propres affirmations autant qu'elle défait le monde qui l'entoure.

Supposons donc qu'elle nous accorde ces principes comme postulats : Dieu, les anges, l'éternité sont autant de certitudes individuelles que sociales. Car, le corps étant le lieu de l'inscription première des affects, le lieu de la subjectivité, dès qu'on s'en défait, on deviendrait invulnérable. C'est ce que prétend la narratrice-ange qui parle de sa propre mort avec objectivité, du moins le laisse-t-elle entendre. Par conséquent, ses affirmations à propos de ce que dit la presse, les journalistes évoquant son cadavre "comme une horreur", l'enchaînement sur son "horrible mort", avec les "affreux détails" dont elle paraît ne pas avoir conscience elle-même, montrent que ce sont les journaux qui disent ce que l'enfant qu'elle a été a subi. Aussi, ces mêmes affirmations marquent-elles la distance que prend l'ange par rapport à ce corps qui aura été le sien.

En effet, le jeu de distanciation de la narratrice se produit dès le départ à travers un paradoxe qui l'inscrit comme une forme d'existence et pourtant comme morte, qui la donne à voir comme une enfant, cependant objective quand elle parle de sa propre mort. Ainsi, le recours à l'absurde est très fréquent dans ce récit de la mort. Car, n'est-il pas absurde d'affirmer son identité "Je m'appelle Séverine" pour la nier aussi vite "morte étranglée" ? Quand ce paradoxe d'identification par l'annulation devient un passage violent, une séparation de l'âme et du corps qui permet l'avènement de l'ange-gardien. L'état de victime ne concerne plus Séverine puisque, du point de vue où elle se place, elle devient une élue de Dieu, choisie pour accomplir une mission, celle d'écrire la vie de Christine, sa protégée. Son objectivité ne peut en être que renforcée et ce qu'elle dit des propos de la presse laisse voir la culpabilisation de cet organisme amplificateur et créateur de spectacles.

D'une certaine façon, les rôles sont fixés et chaque actant progressera dans le sillon tracé par l'auteure dès ce premier livre, *Vu du ciel*, qui marque le point de départ d'une œuvre prolifique et contestée.

En effet, Séverine représente l'enfance, elle est l'innocence bafouée, elle est la pureté corrompue. Elle représente la passivité insouciant. Elle est l'impuissance, le non pouvoir que les adultes pervertissent au gré de leurs propres déviations. Sauf qu'il est important de faire remarquer que Séverine qui raconte n'est pas Séverine racontée par les médias et que répète celle qui prend en charge la narration. Celle-ci prend les devants pour se définir comme quelqu'un d'autre, comme une autre forme d'existence dans une note séparée de l'ensemble du récit. L'auteure, par l'intervention de cette marque mnémonique rappelle d'une part le travail de mémoire que doit faire un écrivain pour créer. D'autre part, elle marque une distance entre les deux narratrices du récit, Séverine et Christine. Même si, en définitive, cette note a pour utilité de faire des deux personnages le double l'une de l'autre :

Note :

Les anges ne sont pas des écrivains comme les autres. Ils n'ont pas de style propre. Ce sont tous d'anciens enfants tragiquement décédés. Ils s'expriment au hasard. Sont très influencés par les âmes filleules. Ainsi, pour la forme, j'ai du mal à ne pas adopter certaines tournures de phrases, typiques de Christine. Encore maintenant. Tenez, cette façon de hacher le discours. Pure question de forme. Entre le ciel et la terre, il y a un monde, l'ange et l'humain n'ont rien de commun. C'est simple, en tant que tel, l'ange existe à peine. C'est un souffle tout au plus. Je me souviens d'avoir été blonde. (Angot, 1990, p11)

D'ailleurs le récit que l'ange-scribe rapporte au sujet de la disparition de l'enfant Séverine se fait sous le signe de l'enquête policière. Sauf que des marques de subjectivité sont glissées par à coups comme pour rappeler le caractère humoristique du récit, un humour noir qui flirte tout le temps avec le macabre. L'auteure joue à maintenir le rythme contradictoire de son écriture en faisant supporter des paroles paradoxales à sa narratrice qui, tantôt, s'exprime comme l'ange-scribe objective et froide, tantôt, comme l'enfant naïve et innocente. C'est le cas par exemple des affirmations répétées de Séverine à propos de son ancienne vie d'enfant battue et de sa mort violente : « Je ne regrette pas du tout. » (Angot, 1990, p11) Le déni inscrit le regret comme un tiraillement de la narratrice pour dire sa préférence du monde céleste, et c'est ce que veut l'ange qu'elle est devenue, pourtant, le monde terrestre lui manque même si elle le nie. A ce moment, c'est plutôt l'enfant qui exprimerait un attachement indéracinable à la terre.

Néanmoins, le discours supporté par Séverine contient l'affirmation d'une subjectivité nouvelle, celle d'un ange qui regarderait le monde des humains comme insignifiant et de fait renforcerait son objectivité à en parler. Il n'y aura ni apitoiement, ni compassion, l'ange connaît son travail, elle est scribe, ne fait que copier ce qu'elle entend, ce qu'elle voit de son point de vue global qui se penche sur le monde des hommes d'une manière neutre, impartiale : « Mon sang qui s'écoule par mon vagin frais, pire qu'elle. On m'avait même étranglée. Depuis, Christine compatit. Sur ma tombe, au Cimetière du Nord. Environ une fois par jour. Se penche sur mon souvenir. Mon meurtrier accouche... » (Angot, 1990, p15)

Séverine semble répéter mécaniquement ce qu'on dit de l'enfant qu'elle a été: « Séverine Nivet, enulée, étranglée, massacrée. L'homme n'a pas bon fond. » (Angot, 1990, p16)

Par ailleurs, par delà son crime abominable, Daniel Collard représente une jeunesse manipulée, une jeunesse hypnotisée par les mass média, par la publicité, par le pouvoir insidieux de l'information envahissante. Il est le pervers fabriqué, produit d'une société de consommation fondée sur l'excitation effrénée des instincts :

Outre mon cartable, on a trouvé chez lui des objets compromettants. Livres de pédophilie, tube de vaseline, poupée gonflable. On croise tous les jours ce genre de type. Des photos plus ou moins pornographiques ornaient les murs. Mon cartable était encore neuf, la rentrée venait d'avoir lieu. Ma petite trousse ne servira pas. Les crayons n'ont même jamais été taillés. En ce qui me concerne, il y est allé sans vaseline. Daniel a vingt et un ans, apprenti cuisinier au chômage. Vivant seul dans son F4. (Angot, 1990, p 18)

D. Collard représente le bouc-émissaire qui ne possède aucun filtre, qui ne peut pas discerner l'information qu'il absorbe tout le temps sans la digérer. Son jeune âge le rend incapable de distinguer, par exemple, le pouvoir des messages sexuels contenus dans la quasi-totalité des spots publicitaires, une véritable arme économique et politique pour endormir la conscience et faire des individus des êtres automatisés dont la seule préoccupation est la consommation à tout prix. C'est le sujet type susceptible de finir criminel de part son parcours très limité dans la vie. Le métier qu'il est censé avoir appris sans pouvoir l'exercer, puisqu'il est au chômage, laisse voir la contradiction dans laquelle il est enchaîné, étant donné qu'un cuisinier a pour tâche de nourrir le corps et non pas de l'empoisonner. Or, par son acte, D. Collard a empoisonné un corps d'enfant et l'a détruit, sans pour autant anéantir son âme qui retrouve aussi vite une autre forme d'existence, celle de l'ange.

D. Collard est le premier nom attribué au crime sexuel à travers l'œuvre de C. Angot. Par conséquent, les mass média sont donnés à voir comme les représentants fuyants, amorphes, du pouvoir politique. C. Angot les montre comme les faiseurs de caricatures humaines, comme les commanditaires discrets des crimes visiblement perpétrés par des pervers qu'ils auraient fortement contribué à fabriquer : « Mardi, Christine Ockrent, une belle femme, un beau chemisier en soie rouge, manches bouffantes, à l'écran, dit tout. Dit "C'était un voisin". C'était mon voisin, je ne me suis pas méfiée. » (Angot, 1990, p 17)

Les média s'emparent du meurtre de l'enfant, ils en font un moyen pour provoquer la violence des téléspectateurs. La narratrice relève la couleur du chemisier de Christine Ockrent. Le rouge est le symbole de la violence, il rappelle le sang. Et le fait que la journaliste le porte pour annoncer l'événement de l'arrestation du criminel ne peut que provoquer l'acharnement, la violence de la foule qui voudra "sa tête".

Le port de cette couleur à cette occasion renforce l'idée que les média sont derrière de nombreuses violences commises dans la société. Ils sont les incitateurs cachés des comportements individuels et collectifs. C'est cela même que Deleuze appelle "le rapport de pouvoir" s'appuyant sur la formule consacrée de Foucault pour exprimer le contrôle que détiennent les forces du pouvoir politique séculier sur l'ensemble du corps social. C'est le fait d'exercer une force, celle du pouvoir de la télé, par exemple, sur une autre force inférieure, celle inconsciente du téléspectateur, pour l'inciter à agir dans une direction particulière, celle que les mass média, par exemple, désirent obtenir des sujets qu'ils ont sous leur contrôle. Il peut s'agir d'un but politique, une approbation du public relative à une loi qu'on veut promouvoir/abroger... Il peut s'agir d'un objectif purement financier, qu'on cible en incitant le désir d'achat chez les téléspectateurs par le moyen de la publicité... Car, en chacun existe une force, une énergie latente et, apparemment, les média sont un moyen pour la provoquer, l'amener à s'exprimer dans un sens étudié, préparé, déterminé par les instances détentrices du pouvoir dans le corps social. D. Collard est l'exemple type de cette machination manipulatrice des énergies humaines. Il a tué un enfant de six ans, après en avoir abusé sexuellement, visiblement sous l'emprise d'une histoire individuelle résumée en quelques détails : apprenti-cuisinier au chômage, donc autant dire un être humain, oui... mais qui n'a d'autre moyen pour décharger sa pulsion violente que l'action destructrice.

On énumère des objets signes de perversité, des livres et des photographies pornographiques, des revues du même style, une poupée gonflable, de la vaseline... retrouvés chez lui. Il s'agit d'identifier les centres d'intérêt d'un jeune au chômage pris au piège de la consommation,

rendu esclave de ses instincts. Le principe qui consiste à susciter cette énergie inconsciente est d'autant vérifiable que les membres de la société, après avoir connu les faits, à la télévision ou à travers la presse, s'arrogent le droit de venger la victime eux-mêmes :

D'autres essaient d'attirer l'attention en réclamant sa gorge à trancher. Alors qu'ils savent très bien que ça ne se fait plus. Il arbore un air absent. Sur son T-shirt : *life is a beautiful crime*, en lettres brillantes sur fond bleu..." Assassin, salaud, ordure, fumier ", la foule, dès qu'il s'agit de sexe, est dans tous ses états. Un retraité : « Lâchez-le et vous allez voir ce que l'on va en faire. » Le sodomiser, je suppose, en pleine place publique, en pleine gare routière d'Amiens. Amiens, mardi, capitale du monde. (Angot, 1990, p 16)

On dirait que les mass média jouent le rôle du dieu qui fait tourner la roue de la pulsion de violence dans la société tout en restant aux aguets, en capturant les désordres pour en faire du spectacle. Car, il faut bien alimenter la machine enclenchée. C'est là que doit intervenir l'institution qui distribue la violence d'une manière absolue, sans que celle-ci lui soit retournée, sinon c'est toute l'organisation sociale qui s'effondrerait.

Comme fidèle alliée des mass média, la Justice. Elle est définie doublement à travers l'expression "parvis du Palais de Justice". D'une part, ce serait la Justice divine, celle édictée dans les Tables de la Loi, et d'autre part, dès qu'il sera question de juger humainement du crime de D. Collard, elle devient sociale, impliquant le rituel spectaculaire moyenâgeux qui la renforcerait, sous peine de se voir dépasser par l'acharnement de la foule.

Les mass média ont pour tâche de déchaîner la violence sociale quand la justice doit la tempérer en donnant l'exemple : « Daniel arrive sous bonne escorte au Palais de Justice d'Amiens. Brun et frêle, paraissant jeune, dos voûté, il est grand [...] Il passe à la télé, on dirait que ça le gêne. Tout le monde le regarde. » (Angot, 1990, p16)

La Justice a pour fonction de réguler le déchaînement social en rendant public le châtement réservé au criminel capturé.

Par ailleurs, le personnage Christine, la protégée de l'ange-scribe, quant à elle, se délecte de tout ce qu'on dit, notamment à travers la télévision et les journaux sur la mort de Séverine. Elle n'échappe pas non plus aux manipulations médiatiques. Elle est décrite comme un personnage sadique, amatrice d'histoires sordides et à l'affût des détails les plus dégoûtants.

Elle est présentée comme le double de Séverine puisque c'est elle qui prend en charge l'écriture de sa vie. Contentons-nous pour l'instant de la définir comme le sujet d'écriture de Séverine ; c'est elle-même qui la désigne sous cet angle en note de bas de page.

Même si, chacune des deux raconte l'autre, on dirait que Christine est juste un sujet grammatical qui supporterait des attributs tout au long du récit: « Ch.* est mis pour Christine. Après tout, il ne s'agit que d'un sujet. » (Angot, 1990, p 40) C'est le personnage pivot sans être pour autant central dans toute l'œuvre de C. Angot. C'est autour d'elle, l'homonyme de l'auteure et narratrice dans la plupart de ses récits, que se feront toutes les rencontres et c'est à travers elle que se tissera le réseau des rapports entre l'ensemble des protagonistes de l'œuvre entière.

Le patronyme d'Angot ne lui est pas encore directement attribué, même si son père est nommé dès le début du récit avec un travestissement du prénom : « Elle est également née de Paul Angot. » (Angot, 1990, p12)

En revanche, le personnage le plus important dans l'écriture de C. Angot est et restera toujours la mère. Peu importe sous quel angle elle la décrit, il n'en demeure pas moins qu'elle est l'élément central dans l'évolution de l'œuvre. Séverine-ange garde l'appellation "ma maman" comme la marque de son passage sur terre même après sa métamorphose. D'ailleurs, c'est une appellation qu'elle gardera pour parler de la mère de Christine, comme en souvenir indéfectible de son attachement à la vie terrestre. Ceci malgré les avantages nombreux, qu'elle énumère, à être un ange : « Plus sa mère, qu'elle appelle quand elle pleure. Je préfère dire sa "maman ". » (Angot, 1990, p 12)

Nous remarquerons au passage que le rôle de la mère dans la mort de Séverine semble déterminant. Les personnages qui auraient une importance capitale dans le fonctionnement de la violence seraient les parents, la famille de Séverine, sa mère particulièrement. Ils sont d'abord présentés sous le signe de la pauvreté. Ils habitent une cité zup, le père est au chômage. Quand Séverine disparaît, la mère doit l'appeler pour le faire venir des champs de vignobles où il fait la cueillette en saisonnier et lui préférera continuer les vendanges au lieu d'aller à la recherche de sa fille. Le père est inscrit comme un outil de répression au service de la mère qui, elle, occupe tout l'espace dans la vie de ses enfants.

Ainsi, le statut de la mère est-il à considérer sous un angle particulier. Elle est présentée comme la source de la confiance de l'enfant dans le monde, dans la vie. Toute l'insouciance, toute l'innocence de Séverine sont rendues par l'appellation, plusieurs fois répétée, accordée à la mère et qu'elle continuera de lui attribuer tout au long du récit, une fois devenue ange :

Coup du sort, ma maman et moi avons dû nous croiser sans nous voir sur le chemin de l'école. En tout cas, pour elle et pour mon papa, je disparaissais. Pas pour tout le monde. Ils ne le savent pas encore. Ils se disent : Elle a disparu. Je suis une gamine menue aux yeux bleus. Habituellement ma maman vient me chercher. Un détour ce jour-là ? Je suis si petite, ma maman ne m'aurait pas vue ? Pourtant, entre l'école et le domicile familial, cinquante mètres. Cinquante mètres, et la gosse disparaît. Au rez-de-chaussée de mon immeuble (dix-huit étages) ma maman, Mme Nivet, s'interroge. (Angot, 1990, p 11)

Lorsque le nom de Mme Nivet est ajouté à l'expression de tendresse "ma maman", il intervient comme pour ramener l'ange à son statut de scribe, d'observatrice neutre, comme pour lui faire passer une sorte de nostalgie pour la mère. On dirait que ce soit un résidu dont l'ange, aussi transformée soit-elle, n'arrive pas à se défaire. De plus, même quand il sera question des mères d'autres enfants, l'ange-scribe préférera garder cette expression de tendresse. Notamment, quand elle parle de la mère de Christine, sa protégée.

Il est évident que l'auteure, à travers ces expressions subjectives, poursuit le travail de remise en cause de ses propres affirmations. Il s'agit de se contredire par le fait, par l'acte d'écriture lui-même. D'une part, elle fait assumer le discours de la froide objectivité à Séverine et tout de suite après, on la voit s'attendrir avec des formules purement enfantines, signifiant une sorte de regret, de nostalgie pour la vie terrestre, signifiant aussi une juvénilité dans l'acte d'écrire lui-même. Le clin d'œil n'est pas sans attirer l'attention. Séverine et Christine

entretiennent un rapport beaucoup plus étroit que ce que semble indiquer la distanciation de leurs discours respectifs, ne serait-ce que par les caractères typographiques réservés à chacune d'elles, l'italique pour Christine et les caractères ordinaires pour Séverine : « L'ami de sa maman lui disait " Comme tu es étroite" ! Oui, il l'a un peu chahutée autrefois. Moi, j'aurais préféré un ami de ma mère à Daniel Collard. Elle, elle s'en plaint. » (Angot, 1990, p 13)

Aussi : « L'air pensif, dans la cafétéria, une femme assise tient sa tête entre ses deux mains. Une maman qui attend. » (Angot, 1990, p 83) Et : « Les mamans surveillent leurs enfants en attendant qu'ils grandissent. » (Angot, 1990, p 84)

La répétition de la formule de tendresse se fait en abondance tout au long du texte, son emploi est autant une marque d'amour qu'un rappel incessant du rôle fondamental de la mère dans la vie d'un enfant. C'est le rappel de l'appartenance physique de l'enfant à sa mère, un prolongement corporel qui passe par l'appropriation verbale "ma". Le dernier exemple choisi nous permet de dire combien le rôle d'une mère, toute mère possible, est irremplaçable dans la vie de sa progéniture.

Ainsi, l'œuvre de C. Angot se lance à travers une remise en question sans concession des travers de la société, de son hypocrisie faite de lois coercitives à merci, mais qui ne produisent aucun effet de paix. Elle s'attaque à l'analyse des défaillances affectives, familiales et à plus grande échelle, humaines, tout en montrant la place que tiennent les membres de l'organisation sociale, tout en pointant la responsabilité, aussi, des moyens technologiques mis au service des pouvoirs politiques.

Bibliographie

- Angot, C, Vu du ciel, Paris, L'Arpenteur-Gallimard, 1990.
- Angot, C, L'inceste, Paris, Stock, 1999.
- Deleuze, G, L'anti-Œdipe, capitalisme et schizophrénie I, 1ère édition, Paris, Minuit, 1972. [la présente édition, Tunis, Cérès, 1995]
- Deleuze, G, Capitalisme et schizophrénie 2, Mille plateaux, Paris, Minuit, Coll. Critique, 1980.
- Foucault, M, L'ordre du discours, Paris, Gallimard, 1970.
- Foucault, M Surveiller et punir, Naissance de la prison, Paris, Gallimard, 1975.
- Fouilloux, D et al, Poitiers, Dictionnaire culturel de la Bible, éditions Cerf & Nathan, 1990.
- www.lavoixdegillesdeleuze, cours sur Leibniz, 1986 : « Le point de vue, le pli, Leibniz et le baroque. », [consulté le 03/08/2012].
- www.lavoixdegillesdeleuze, cours de 1985-1986, cours sur Michel Foucault : « les pouvoirs », « les formations historiques » [consulté le 13/08/2012].
- www2.univ-paris8.fr/deleuze/ [consulté le 13/08/2012]

« Vu du ciel » de Christine Angot De la fiction et des biopouvoirs, de l'intime au public, du crime au châtement

- www.youtube.com, G. Deleuze, Anti-Œdipe et autres réflexions, [consulté le 26/01/2012].